



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787

Ouvrage Posthume

Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de

[S.l.], 1789

Lettre III. 14 Juillet 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52677](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52677)

ration Germanique, qui, certainement, n'a que ce but, quoique l'on puisse penser du moyen. J'ai d'ailleurs des raisons pour être de cette opinion que je développerai une autre fois. Aujourd'hui le courrier me commande.

Les partis sont très en activité à Berlin, surtout *celui* du prince Henri qui est toujours pressé, sans trop savoir ce qui l'attend; mais tout se tait devant le Roi, il est encore Roi, il le sera jusqu'au bout.

Le Roi ne menaçant pas ruine instante, je resterai plusieurs jours à Brunswick, afin de le préparer à mon retour beaucoup plus prématuré que je ne l'avois annoncé, & pour voir de plus près le Duc.

La monnoie est toujours un objet de contention & de discrédit exagéré. Il me paroît utile d'avoir des raisons apologétiques sur l'or, en avouant la trop haute proportion; (car à quoi bon nier ce qui est démontré), & des preuves justificatives sur l'argent, les écus de soixante-neuf & ceux depuis 1782 restant toujours proscrits.

Vous savez sans doute que le Duc Louis de Brunswick a quitté Aix-la-Chapelle, & s'est retiré à Eysenach. Les troubles de cette petite république expliquent peut-être sa retraite; mais son nouveau domicile n'est pas suffisamment expliqué, ce me semble, par cette seule raison, que la Duchesse de Weymar est sa niece.

LETTRE III.

14 Juillet 1786.

J'AI dîné & soupé hier avec le Duc. Au sortir de table, après le dîner, il me prit en

particulier dans une embrasure, & nous y causâmes environ deux heures, d'abord avec beaucoup de réserve de sa part, ensuite avec plus d'ouverture : enfin, avec le desir évident d'être cru sincere.

L'occasion de la conversation particuliere fut un mot d'estime sur M. le Comte de Vergennes & de crainte sur sa prochaine retraite. Ce mot fut suivi brusquement de cette question faite d'un air affecté d'indifférence, qui déceloit une très-vive curiosité : *Et sans doute. M. de Bre** sera le successeur ?* La Duchesse étoit en tiers. J'ai répondu en baissant la voix ; mais articulant avec beaucoup de fermeté : *Monseigneur, j'espere & je suis persuadé que non.* Je n'avois pas fini de prononcer, qu'il m'avoit emmené dans l'embrasure au bout de l'appartement, & aussitôt il s'est mis à me parler avec toute la force que comportent sa mesure naturelle & sa dignité, de l'inquiétude que ne pourroit pas ne point avoir le corps germanique, si M. de Bre**, qui étoit à la tête du parti Autrichien, & depuis long-tems le serviteur & l'ami du cabinet de Vienne, venoit à succéder au Ministre principal. Alors parlant de M. le Comte de Vergennes avec toute sorte de respect, & des intentions généreuses & pacifiques du Roi, avec une grande confiance, j'ai dit que si M. de Vergennes se retiroit, ce seroit probablement de son plein gré, & que personne n'influeroit plus que lui sur le choix de son successeur ; que, soit qu'il restât, soit qu'il se retirât, le Ministre principal ne seroit par conséquent pas du parti Autrichien : qu'assurément la probité du Roi, & la morale de sa politique, rendroient toujours respectables pour notre cabinet nos

liaisons avec l'Empereur comme toutes autres ; mais que l'intérêt de l'Europe , & le nôtre en particulier , étoient tellement la paix , que ces liaisons ne pouvoient qu'y concourir , bien loin de stimuler à la guerre ; que la France étoit assez puissante par la force des choses , & même par la situation de ses affaires , pour se faire honneur d'avouer qu'elle craignoit la guerre & qu'elle l'éviteroit avec beaucoup de soins ; que je ne pensois pas que rien la rendît probable de sitôt , sur-tout lorsqu'en étudiant l'administration du Duc de Brunswick , je voyois qu'il avoit fait son métier de Souverain & de pere avec une telle assiduité & un si grand succès , que quelque tenté que fût naturellement l'homme de suivre la carrière où il est incontestablement le premier , je ne pouvois croire qu'il sacrifât à des idées de gloire militaire dont il étoit déjà si comblé , son ouvrage chéri , ses véritables jouissances & le patrimoine de ses enfans ; que tout l'appellant à la suprême influence sur les affaires de Prusse , après la mort du grand Roi , & la Prusse étant aujourd'hui dans le continent , le pivot de la paix ou de la guerre , lui Duc de Brunswick seroit presque le seul à en décider ; qu'il avoit assez été le Dieu de la guerre ; que j'étois convaincu qu'il seroit désormais l'ange de la paix. Alors il s'est défendu avec beaucoup de force d'avoir jamais aimé la guerre , même au temps où il y avoit été le plus heureux ; il m'a montré combien , indépendamment de ses principes , ses combinaisons de famille & ses intérêts personnels l'éloignoient de la guerre ; „ & „ s'il falloit , m'a-t-il ajouté , ne consulter „ dans une si grande cause que les vils in-

„ téréts de l'amour-propre , ne fais-je donc
 „ pas quel jeu de hazard c'est que la guer-
 „ re ; je n'ai pas été malheureux ; peut-être
 „ aujourd'hui serois-je plus habile & cepen-
 „ dant infortuné. Jamais homme sensé, sur-
 „ tout avançant en âge, ne compromettra
 „ sa réputation dans une carrière si hazar-
 „ deuse, s'il peut s'en dispenser. „

Cette partie de son discours qui a été lon-
 gue, vive, chaleureuse, évidemment sincère,
 avoit été précédée d'une phrase d'étiquette
 & de représentation, où il m'avoit assuré
 qu'il n'auroit jamais d'influence en Prusse,
 & qu'il étoit loin d'en désirer.

J'ai repris cette phrase, & lui prouvant,
 par un tableau rapide, que je connoissois bien
 Berlin, les principaux acteurs, & la situa-
 tion des esprits & des affaires, je lui ai dé-
 montré ce qu'assurément il fait mieux que
 moi, que son intérêt, celui de sa maison,
 celui de l'Allemagne, celui de l'Europe lui
 faisoient un devoir de prendre en Prusse le
 timon, pour la préserver de l'ouragan le plus
 fatal aux Etats dont la puissance porte prin-
 cipalement sur l'opinion; je veux dire les
 petites intrigues, les petites passions, le man-
 que de fermeté, de suite & de système. Vo-
 tre dignité personnelle, ai-je ajouté, vrai-
 ment immense & mille fois plus élevée que
 votre rang, quelque éminent qu'il soit, vous
 défend, sans doute, de vous offrir; mais vo-
 tre devoir est, je ne dis pas de ne point
 refuser, je dis de vous mettre en mesure,
 & d'employer votre force & vos talens à
 prendre de l'empire sur le successeur, & à
 saisir le sceptre des affaires.

Cette manière de traiter l'a fort dévelop-
 pé. Il m'a parlé avec vérité, & par consé-

quent avec quelque confiance, de Berlin; il m'a dit que M. de Hertzberg ne lui avoit point laissé ignorer nos liaisons; il m'a signalé chacun des personnages influens tels que je les connois. J'ai vu clairement qu'il y avoit de la froideur fondée sur quelque chose d'ignoré, entre lui & le Prince de Prusse, qu'il (le Duc de Brunswick) n'aimoit ni n'estimoit le Prince Henri, & que sa partie à lui Duc étoit aussi puissamment liée, qu'elle pouvoit l'être dans un pays jusqu'ici peu habitué à l'intrigue; mais dont le jour en viendra bientôt peut-être. Comme j'avois eu, à dessein, l'air de croire beaucoup aux dispositions à la guerre de la part du cabinet de Berlin, le Duc m'a très-bien montré qu'indépendamment de ce que le successeur, bien que très-brave, n'étoit pas belliqueux, ne fût-ce qu'à cause de ses mœurs, de ses habitudes & de sa monstrueuse stature, il y auroit de la démence à commencer? que le tems des acquisitions par les armes, qui peut-être seroient encore nécessaires à la Prusse, n'étoit pas venu; qu'il falloit consolider &c. &c. Tout cela a été très-sérieux, très-sensé & très-fort de détails.

Système oriental, Russie, Pologne, Courlande, tout a passé en revue.

Ils ne sont point rassurés sur le système oriental; c'est-à-dire, sur la part que nous y prendrons. Ils paroissent croire que la Russie ne fécondera jamais fortement l'Empereur que pour le système oriental, & dans tout ce qui peut amener son succès. La Pologne est à reconstruire. Nous avons remis à en parler ainsi que de la Courlande. Tout-à-coup, & par une transition très-brusque (il les emploie, ce me semble, pour surprendre le f-

cret de celui auquel il parle & qu'il fixe prodigieusement en l'écoutant), il m'a demandé ce que j'allois faire à Berlin; *achever de connoître le Nord*, lui ai-je dit, *que je ne puis guere étudier que là, puisque Vienne & Saint-Pétersbourg me sont interdits. Eh! qui sait? On présume toujours de ses forces; on espere que, dans un beau sujet, l'ame élèvera le génie. J'oserai peut-être essayer d'arracher le portrait de César aux barbouilleurs qui s'empresseront de s'en emparer.* Cette idée a paru le satisfaire; j'ai pu facilement y coudre des choses agréables pour lui; je lui ai dit qu'il nous avoit beaucoup plus conquis que battus; que nous regardions les destinées de l'Allemagne comme reposant sur sa tête &c. &c., & qu'ainsi le projet d'écrire la plus brillante partie de l'histoire de mon siecle m'avoit placé, même avant de le connoître, au rang de ses plus curieux observateurs, & par conséquent de ses plus fervens admirateurs. Je ne fais s'il m'a tout-à-fait cru uniquement occupé de littérature; mais l'idée que j'écris l'histoire, me le rendra probablement plus accessible, si même ce n'est plus confiant: car il paroît posséder au plus haut degré l'amour & même la jalousie de la gloire.

Le courrier me presse, parce que n'ayant point quitté la cour de tout hier, je n'ai pu écrire que ce matin, & le courrier part à onze heures. Or chiffrer est très-long. J'ometts donc mille & mille détails qui me font croire, 1^o. que les Anglois ne réussiront pas, à beaucoup près, aussi vite dans leurs tracasseries du Nord, qu'on pourroit le craindre, pour peu que le Cabinet de Berlin puisse compter sur celui de Versailles; 2^o. qu'il est tems de parler un peu plus clair à celui-là,

& de ne pas confondre le mystere & le secret, la finesse & la prudence, l'équivoque & la politique; 3^o. que le Duc de Brunswick, que je crois être, & de beaucoup, le plus habile Prince de l'Allemagne, veut sincérement la paix, & qu'il la fera vouloir au Cabinet de Berlin, pour peu que l'on contienne l'Empereur, lequel, m'a-t-il dit, a outragé, en propos, devant lui sept ou huitieme témoin, le Prince de Prusse: que le plan personnel du Duc est de gouverner la Prusse, & d'obtenir en Europe une grande considération: qu'il craindrait, tout au moins, de ne pas l'augmenter à la guerre: qu'il est convaincu que Berlin doit l'éviter, & surtout qu'elle n'est réellement à redouter qu'autant que la France encouragera l'Empereur, qui n'osera jamais rien sans nous.

Je n'ai le tems aujourd'hui que d'esquiffer ce Prince tel qu'il m'a paru. Assurément il ne seroit pas un homme ordinaire, même parmi les gens de mérite. Sa figure annonce profondeur & finesse, envie de plaire tempérée de fermeté, & même de sévérité. Il est poli jusqu'à l'affectation; il parle avec précision, & même élégance; mais il cherche un peu à parler ainsi, & le mot propre lui manque souvent. Il fait écouter & questionner du sein de la réponse. La louange embellie de graces & enveloppée de finesse lui est agréable; il est prodigieusement laborieux, instruit, perspicace. Quelque habile que soit son Ministre principal, M. de Féronce, le Duc à la surintendance de tout, & le plus souvent décide par lui-même. Ses correspondances sont immenses, ce qu'il ne peut devoir qu'à sa considération personnelle; car il n'est pas assez riche pour payer tant de correspondans, & peu de grands

Cabinets font aussi bien informés que le sien. Ses affaires de tout genre sont excellentes ; arrivé en 1780 à la souveraineté , qu'il a trouvée surchargée de près de quarante millions de dettes , il a tellement administré qu'avec un revenu d'environ cent mille louis & une caisse d'amortissement , où il a versé les reliquats des subsides de l'Angleterre , dès 1790 il aura parfaitement liquidé non-seulement les dettes de la souveraineté , mais celles des États. Son pays est libre autant qu'il peut l'être , heureux & content , bien que la classe des Marchands regrette la prodigalité du père. Le Duc actuel ne seroit pas moins sensible qu'un autre aux plaisirs & aux élégances ; mais sévère observateur des décences , (sa maîtresse , Mlle de Hartfeld , est la femme la plus raisonnable de sa Cour , & ce choix est tellement convenable , que le Duc ayant montré , il y a peu de temps , quelque velléité pour une autre femme , la Duchesse s'est liguée avec Mlle de Hartfeld pour l'écarter.) Religieusement fidèle à son métier de Souverain , il a senti que l'économie étoit sa première ressource. Véritable Alcibiade , il aime les graces & les voluptés ; mais elles ne prennent jamais rien sur son travail & sur ses devoirs , même de convenance. Est-il à son rôle de général Prussien ? Personne n'est aussi martial , aussi actif , aussi minutieusement exact que lui. Une marque d'un très-bon esprit , ce me semble , & d'un caractère supérieur , c'est moins encore qu'il suffit au travail de chaque jour , que le travail de chaque jour lui suffit ; sa première ambition est de le bien faire. Enivré de succès militaires , & universellement désigné comme le premier dans cette carrière , surtout depuis la campagne de
1778,

1778, où il a soutenu pendant l'hiver le mauvais poste de Troppau, auquel le Roi de Prusse mettoit de l'amour-propre, contre tous les efforts des Autrichiens, il paroît avoir laissé de bonne foi cette carrière pour les soins de la Souveraineté. Accueilli par-tout, curieux de tout, il fait s'ennuyer très-assidument à Brunswick, pour y conduire ses affaires. Encore une fois, cet homme est d'une trempe rare, mais trop sage pour être redoutable aux sages. Il aime, au reste, beaucoup la France, qu'il connoît à merveille, & paroît très-sensible à tout ce qui vient de-là. Son fils aîné, en revenant de Lausanne, a parcouru la Franche-Comté, le Languedoc & la Provence. Il brûle de retourner en France. Je saurai bientôt si on l'y renvoie; je crois qu'on ne sauroit trop l'y fêter de toutes les manières qui témoignent confiance pour son pere, car il y paroît sensible; & de ce côté, certes, il en seroit assez aidé & flatté pour être fidele dépositaire.

Je ne saurois, en ce moment, parler du souper où le Duc m'ôta de la place d'honneur, (vis-à-vis de la Duchesse,) que j'avois occupée à dîner, pour me mettre à côté de lui, qui est toujours à l'extrémité de la table. La conversation fut très-vive, & absolument particuliere, mais point politique, (nous étions entourés) & de pure curiosité sur la France. Je dîne aujourd'hui avec le Duc, & soupe avec la Duchesse douairiere, à *Antoinetten-Ruhe*. Je n'ai pu éviter cette corvée, qui m'ôte l'occasion de souper avec le Duc, faveur qu'il accorde très-rarement, & qui a paru hier fort marquée ici, où l'on m'observe avec inquiétude, mais seulement, peut-être, parce qu'on me croit un chercheur de place.

B

Le voyage de Zimmermann à Postdam s'est prolongé plus qu'on ne croyoit. Il a écrit que l'hydropisie n'étoit point déclarée; & il reparle de l'asthme C'est un lieu commun. Il est l'homme du Roi, il n'est pas celui du public. Ce qui est certain, c'est qu'il n'a pu remporter aucune victoire sur la *Polenta* & les pâtés d'Anguilles; qu'il n'y a plus de rides au visage; que tout est affecté d'enflure & d'enflure œdémateuse. Cependant le Prince Henri est retourné à Rheinsberg, où le jeune & très-beau R...., fait la pluie & le beau temps, dit-on.

Un fait que je puis garantir, c'est qu'un Écossais, premier Médecin de Catherine II, étant dernièrement à Vienne, a dîné à la table de l'Empereur, assis à côté de lui, & même la chose a été avouée dans les Gazettes; mais ce qu'on n'y trouve pas, c'est que pendant le séjour de ce Médecin à Vienne, M. de Cobenzl Ministre de Vienne, en Russie, mais alors auprès de l'Empereur, ayant été chargé de montrer à ce médecin, une maison de plaisance aux environs de la Capitale, l'Empereur s'est trouvé à cheval sur le chemin du Docteur, & a suivi à la portiere du carrosse, pendant plus de deux lieues, toujours s'entretenant avec l'Écossais.

2

LETTRE IV.

16 Juillet 1786.

J'AI été aujourd'hui en tête-à-tête trois heures avec le Duc au sortir du dîner. La conversation a été vive, loyale & presque confiante. Elle m'a confirmé dans toutes les opinions que j'ai énoncées N^o. 3; mais elle m'a inspiré